

Pujadas, les souvenirs d'un enfant de Voltaire



David Pujadas dans les bureaux de Particules Productions, sa société qui est hébergée au cœur de la chaîne LCI.
Photo Le DL/Catherine MELLIER

David Pujadas, le présentateur au record de longévité sur le JT de la 2, entame une troisième saison sur LCI. Rencontré dans ses studios, il nous a raconté sa jeunesse à Ferney-Voltaire (Ain), où il a passé 17 ans. Un territoire cosmopolite qui l'a façonné.

En 2017, après 16 ans d'absence correspondant à autant d'années sur le JT de France 2, David Pujadas retrouvait LCI. Dans la tour du quai du Point du Jour, à Boulogne, il nous accueille « chez lui », souligne-t-il à notre arrivée dans l'open space, jeudi dernier.

Ici, son surnom est « Puj », et non pas « le Catalan » ou « le Ferneysien ». Pourtant, le présentateur-star a grandi dans le Pays de Gex (Ain), à Ferney-Voltaire. De ses 17 premières années de vie gessiennes, « il reste une imprégnation et un goût affirmé de la nature », reconnaît volontiers ce féru de haute montagne, de voile, de course à pied et de ski, qu'il a appris dans la station de Lélex-Crozet dont il se souvient de la température « plus froide que partout ailleurs ».

David, benjamin d'une fratrie de trois, a grandi au creux d'une famille franco-espagnole sur la frontière franco-suisse. « Mon père, à 13 ans, était vendeur de fruits à Barcelone. Il est arrivé en Suisse comme garçon d'hôtel et a pratiqué mille petits boulots. Ayant appris les langues, il a intégré l'école d'interprète de Genève où il a rencontré ma mère. De temps en temps, un prince russe venait dîner à la maison. Dans mon collège cosmopolite, les enfants de diplomates de l'ONU ou du Gatt (ex-OMC) côtoyaient ceux d'agriculteurs. Mes amis étaient égyptiens, libanais, et ma pre-



David Pujadas, à 18 ans, avec sa fiancée d'alors, une Anglaise rencontrée sur les bancs de cours du lycée international de Ferney. Photo DR

mière fiancée anglaise. J'ai baigné dans cette atmosphère-là... »

Les virées, à 15 ans, en Lambretta place du Molard à Genève

David Pujadas n'est donc pas un enfant de la balle, mais de la campagne, biberonné à l'odeur des foins et bercé par le grand blanc des hivers jurassiens. « À la retraite, mes parents ont quitté Ferney pour le Var, et je n'ai plus tellement d'occasions d'y retourner, sauf en pèlerinage familial ».

Quelques années auparavant, ses enfants à l'arrière de l'auto, il est revenu au pays (de Gex) « pour leur montrer les maisons où je vivais à l'époque et l'endroit où j'avais marqué mon plus beau but ». Presque tout y était, comme au passé, « dans cette ville au loin perdue » chanterait Barbara. Longtemps après, il a retrouvé le ruisseau-frontière de la Versoix à l'arrière du lycée, les tracteurs qui cohabitent avec les Maseratis, le club de judo, la petite mairie de Prévessin, les bidis au clou de girofle achetées en Suisse, les souvenirs des virées en Lambretta à 15 ans jusqu'à la place



Dans la classe unique de l'école de Prévessin-Moëns, fin des années 60 : David est au premier rang, en blouse d'écolier. Photo DR

du Molard, et ceux de la folie à l'ouverture du premier McDo à Genève. Il a réentendu l'inflexion des accents du monde entier contenus dans ce petit Pays de Gex : territoire frontalier au goût de madeleine de Proust pour David Pujadas.

Dans cette période de crise sanitaire du Covid, il considère que le ton adopté par les journalistes est primordial. « Il y a une manière d'affoler les gens, ou au contraire de les prendre pour des adultes capables de penser par eux-mêmes. La façon dont vous libellez les choses est très importante. On a autant de responsabilité que les politiques. Aujourd'hui, il faut prendre le soin de comparer géographiquement les chiffres, de se replonger dans l'historique, de les mettre en perspective. Ces chiffres s'emballent. Mais aujourd'hui cette inflation comptable ne se traduit ni par des réanimations en nombre ni par des décès. Les médias adorent affoler les peurs, car ça fait vendre... »

« Ma mère nous demandait de nous taire pour écouter les titres de Gicquel »

Le célèbre « La France a peur »

de Roger Gicquel en 1976, est sans doute tentant mais à proscrire selon lui.

Le même Gicquel qui a indirectement joué un rôle dans ce qu'on pourrait appeler le mythe fondateur de la vocation de « Puj ». « Mes parents regardaient le journal de 20 h et ma mère nous demandait de nous taire pour pouvoir écouter les gros titres. J'étais intrigué par le personnage qui nous imposait le silence, qui nous fascinait et intéressait tellement ma mère ! » confie-t-il.

« Ensuite, quand j'étais à Science Po, j'ai décroché un stage de quatre mois à Nice Matin, à l'agence locale de Saint-Raphaël. J'ai adoré travailler en presse quotidienne régionale. J'avais 20 ans, je roulais déjà à deux roues, François Léotard était maire de Fréjus, on avait du travail, plein de faits divers, la forêt s'embrasait et tout à coup j'avais un rôle dans la cité. Je me suis dit, à ce moment précis, que je voulais être journaliste. » David accède ensuite à une prestigieuse école, le CFJ (centre de formation des journalistes), à Paris. Et après avoir fait du terrain (guerre du Golfe, Sarajevo...), il s'impose vite comme présentateur et s'invite

par la petite lucarne dans le foyer des Français. L'écolier du premier rang, le seul affublé d'une blouse bleue, et qui se trimbalait des poches en plastique Prisunic en guise de sac d'école, est devenu une star.

« Son portrait sur une colonne Buren, on s'y habitue » reconnaît l'interviewer d'Obama, al-Assad, Poutine, Macron et les autres. « Quand on voit son image, on la regarde comme un professionnel, en se demandant si elle est bien calibrée ou à quelle émission elle renvoie. Heureusement, sinon on ne passerait plus les portes ». Une distanciation (pour reprendre un mot à la mode) vis-à-vis de la célébrité, qui permet de relativiser les déconvenues (comme de se faire sortir d'un JT) ou bien de ne pas s'enflammer quand l'audimat s'envole. « La notoriété c'est quand même 90 % de bonnes choses. Les gens sont sympas avec vous, et surtout ça rend le monde familial », sourit cette figure tout aussi familière.

Catherine MELLIER

Il a débauché Caroline Fourest et Alain Finkielkraut

David Pujadas, de retour à TF1/LCI depuis trois ans, veut se départir progressivement de son rôle de présentateur et renouer avec les basiques du métier. Il reconnaît : « Je suis obnubilé par les faits, rien que les faits ! » Chaque soir dans son émission « 24H Pujadas », il décortique l'actualité à coups de graphiques, de data, d'écrans et de schémas : la marque de fabrique de sa société « Particules productions ». Celle-ci a aussi sorti des films comme « La Bataille de Notre-Dame », une immersion au cœur de l'incendie dans le sillage des pompiers.

Pendant le confinement, puis

le déconfinement, David Pujadas a continué de tenir l'antenne. « Le virus a occupé 90 % du temps, avec aussi toutes ses déclinaisons politiques, sociales, etc. Le médical a pris une place immense tout à coup, je n'avais jamais connu ça dans ma carrière. Un sujet est venu s'installer et a remplacé tous les autres ! »

Concernant la 3^e saison de « 24H Pujadas », « l'architecture reste la même et on renouvelle un tiers de chroniqueurs avec un nouveau statut pour deux d'entre eux : Alain Finkielkraut le lundi et Caroline Fourest le mercredi », annonce-t-il. « Fin-

kielkraut est une figure intellectuelle française. C'est étayé, c'est de l'épaisseur intellectuelle et c'est un verbe aussi. Sa seule parole est tellement riche que c'est un bonheur à écouter, qu'on soit d'accord ou pas avec lui. Caroline Fourest, c'est une figure du progressisme, du féminisme mais elle n'hésite pas non plus à prendre ses distances avec certaines tendances du féminisme et du progressisme. Ce sont tous les deux des gens qui travaillent, qui nous amènent des choses, nous enrichissent, qui ont du courage et disent ce qu'ils pensent sans se soucier de ce qu'on va dire. »

Il passe l'antenne au Suisse Darius Rochebin

« Quand j'étais jeune, je regardais souvent la TSR (télévision Suisse romande), pour le ski et pour une fameuse émission de rock. Car à l'époque je chantais. On répétait dans une grange avec des copains en reprenant les chansons du groupe suisse-allemand Krokus ». Depuis cette époque, David Pujadas a toujours gardé un vif intérêt pour la télé helvète. Tout au long de sa carrière, lorsqu'il est questionné sur ses « modèles » de la profession, il cite son homologue suisse, Darius Rochebin. « J'ai toujours adoré son à-propos, sa concision, sa sobriété et son style d'écriture ». Comme un clin d'œil du destin réunissant les gens qui s'apprécient, David passe l'antenne à Darius chaque soir de la semaine, à 20 h. Les deux hommes sont collègues et amis, se côtoient au quotidien, déjeunent ensemble place Marcel-Pagnol... Darius Rochebin, après plus de 20 ans de JT du soir sur la RTS, la télévision suisse publique, a rejoint la chaîne privée française LCI depuis août 2020. Il y présente une grande émission d'interview quotidienne baptisée « 20.00 de Darius Rochebin ».